

Talent et humour

La rue est calme, entre la chaussée de Charleroi et l'avenue Louise, à Bruxelles. En ce milieu de matinée, les bruits de la ville s'estompent. Un petit air de la province que j'aime. Pourtant, c'est le centre. Colette Bitker ouvre la porte. Un visage souriant, des yeux pétillants, des traits réguliers. Et une gentillesse que l'on devine innée, débordante. Entrez.

Une maison de poupée, ordre, beauté, calme, sérénité. On aurait envie de s'y poser, de regarder le temps passer. Un jardin taillé au cordeau. Une petite galerie couverte conduit à un atelier d'artiste. Avec un toit panoramique qui fait entrer le soleil et la lumière dont elle a besoin pour réaliser ses toiles. C'est son lieu, son antre, son repère. C'est ici qu'elle souffre, qu'elle se bat, dit-elle, contre la toile. Du matin au soir. Aux heures claires, celles qu'elle préfère, qui lui permettent de jeter ou de déposer sur ses toiles blanches toutes les nuances colorées de son art. Puis, sans même s'en rendre compte, surviennent les heures sombres, qui l'empêchent de poursuivre le travail. Et ça l'énerve parfois. Car, le matin suivant, l'humeur n'est pas celle d'hier. Il faut parfois détruire et recommencer... Mais, au final, le fruit de cette confrontation est souvent magnifique.

C'est ici que naissent les jolies toiles de Colette Bitker où apparaît toujours – elle a mis du temps à s'en rendre compte – une trace blanche. Réminiscence de la vue de l'homme vêtu d'une chemise immaculée emmené par deux soldats pendant la guerre. Elle était enfant. Elle s'en souvient.

Je ne suis pas critique, je n'y connais rien en peinture. Mais il semble qu'il y ait, dans ces toiles, une profondeur, une sensibilité, une force, une âme qui rendent son travail si particulier. De collectionneurs ici et loin d'ici ne s'y sont pas trompés. Il a fallu des mois et des mois pour reconstituer son catalogue.

Son humilité la rend attachante. Pour éviter trop de redondances, j'ai éliminé, de ses réponses, les mots qu'elle prononce avant d'évoquer une situation, une saison, une ville: "J'adore", répète-t-elle sans cesse. Ou comment ne pas être blasée à 92 ans! Quelle belle leçon de vie. Voici le portrait d'une artiste peintre, française, qui "adore" les Belges et la Belgique. Une rétrospective de ses œuvres sera organisée au musée d'Ixelles en 2024. Encore un peu de patience. "J'y serai, affirme-t-elle, quitte à venir empaillée!" Le talent, le charme et l'humour: que demander de plus?

V.d.W.

Bio express

1929 Naissance à Paris. Étude à l'école nationale des Beaux-Arts.

1953 Participe à plusieurs expositions de groupe.

1956 S'installe à Bruxelles, où elle vit et travaille. Expositions multiples en Belgique et à l'étranger.

2021 Le catalogue de Colette Bitker répertorie plus de 650 œuvres qui se trouvent dans des institutions et chez des collectionneurs en Belgique, aux États-Unis, etc. Yvon Lammens a réalisé un film sur sa vie et son travail. Il sortira au printemps 2022.

Colette Bitker peint et écrit. Parmi les publications, *Une chemise blanche dans le Vercors* (Éd. Michel de Maule, 2014), *Lettre à l'autre* (Éd. de Maule, 2017).

Dans quelle famille avez-vous grandi ?

Une famille extrêmement unie avec un frère, une sœur, des parents adorables. Ma mère est née à Paris. Mon père y est arrivé à l'âge de 20 ans, venant de Saint-Petersbourg, via Varsovie. Il a été très bien accueilli à Paris. Il parlait sept langues! Malgré ses origines russes, son désir était que nous nous intégrions complètement. Ma mère a fait des études de droit, elle était avocate, ce qui était exceptionnel à l'époque. Mais on ne l'a pas poussée à exercer longtemps son métier. Je pense qu'elle l'a regretté. Elle a élevé ses enfants. Mon père, avant d'arriver à Paris, s'était arrêté à Liège, où il avait fait des études d'ingénieur.

Quelle enfant étiez-vous ?

Assez joyeuse. Mon frère avait neuf ans de plus que moi. Il est donc resté longtemps enfant unique. Il suppliait mes parents d'avoir un frère ou une sœur. Quand je suis arrivée, j'étais donc la petite déesse! Ma petite sœur a suivi. Au jardin d'enfants, déjà, on me demandait d'aller aider mes petites copines à dessiner et à peindre, j'étais assez adroite avec les couleurs.

Ensuite, la guerre est arrivée...

Mes parents, juifs tous les deux, ont décidé de quitter Paris. L'exode m'a marquée à jamais. Nous avions une voiture avec une remorque dans laquelle ma sœur et moi avions réussi à glisser nos petits trésors. Mon frère avait entamé ses études de médecine à Paris et nous cherchions une ville où il puisse les terminer. Après Toulouse, Montpellier, nous avons échoué à Grenoble. J'y ai commencé mon lycée. Lorsque l'occupation allemande a gagné du terrain, nous nous sommes réfugiés dans le Vercors, dans une maison très isolée prêté par des amis. Au début j'allais au lycée, puis les trajets se sont révélés trop dangereux. Il n'y avait pas d'école, pas de copine, pas de distraction. Rien. Une amie de mon frère, professeur au lycée de Grenoble, venait nous dire bonjour de temps en temps et nous apportait des livres. Je lisais tout ce qu'elle amenait.

Un jour, les Allemands sont arrivés...

Il y avait eu des massacres dans la région. La peur régnait. Ils sont arrivés chez nous. Mon père, qui parlait l'allemand, comprenait tout ce qu'ils disaient. Mon frère était caché à l'étage. C'est peut-être un détail, mais un des deux Allemands s'est montré intrigué par la petite cage où étaient suspendus deux fromages, des saint-marcellin. Ils ont posé des questions sur ce qu'ils croyaient être une cage à oiseaux... puis sont sortis sans fouiller la maison. Ils sont allés en face, chez nos voisins, où vivait un couple qui ne faisait pas de résistance. Ils ont arrêté l'homme: il était jeune, barbu, portait une chemise blanche. J'ai vu cet homme partir et j'ai suivi des yeux, en frissonnant, le parcours de cette chemise blanche encadrée par des uniformes dans la montagne. Il n'est jamais revenu. Je me suis dit que j'avais assisté à une condamnation à mort. Des années plus tard, c'est à peine croyable, j'ai remarqué que, dans chacune de mes toiles, il y avait une trace blanche.

Fin de la guerre, vous rentrez à Paris.

Là, j'ai terminé mes études. Je dois préciser que, lorsque j'étais à Grenoble, mon professeur de dessin avait remarqué que j'avais certaines dispositions. Et tous les jeudis, j'allais suivre des cours chez son mari, professeur à l'école des Beaux-Arts. J'étais la seule fille avec des grands garçons qui buvaient, fumaient. Ce professeur m'avait dit: "Si vous rentrez Paris, allez voir mon maître." Ce que j'ai fait. Ce n'était pas un grand artiste, mais il avait un sens fantastique de l'enseignement. J'ai appris la technique de la lithographie et de la gravure. Lors d'une exposition des travaux d'élèves, Fernand Léger s'est arrêté, m'a tapé sur l'épaule et m'a dit: "J'espère que tu vas continuer, toi!"

Avez-vous pu vivre de votre art ?

Pour être indépendante, j'ai fait pas mal d'illustrations de livres scolaires et de livres pour enfants, dont *La Semaine de Suzette*. Ainsi que d'autres livres aux Éditions Belin, *Gros Pia*, par exemple.

Une rencontre a été déterminante dans votre vie sur le plan personnel et professionnel: celle de Bob Kawan, qui deviendra votre mari...

Il avait plus confiance en moi que moi... Il était belge. Il m'a attrapée par ma queue-de-cheval et m'a emmenée ici à Bruxelles. Il était économiste et a travaillé toute sa vie aux Communautés européennes.

C'est lui qui vous a poussée à peindre...

Un jour il m'a dit: "Tu as la maison, le chauffage, le pain. Laisse tomber les livres et peins!" Il m'a vraiment poussée, même si parfois je râlais. Il était convaincu que j'avais quelque chose à dire avec mes pinceaux. Il ne m'a jamais obligée à le suivre, à être une épouse parfaite. Il voulait que je me réalise. Un féministe avant l'heure.

Et votre travail a été remarqué...

Par Emile Veranneman, l'un des plus grands galeristes de Belgique. Il m'a proposé d'exposer mes tableaux à Bruxelles puis à Kruishoutem, où il a construit une fondation qui était, toutes proportions gardées, l'équivalent de la Fondation Maeght en France. Il y a attiré les plus grands artistes. Mes expositions ont eu, chaque fois, de bons retentissements.

Certains critiques appréciaient beaucoup votre travail...

En particulier Stéphane Rey, qui travaillait pour *La Libre Belgique*... Il a toujours défendu mon travail, même si, à chaque fois, il évoquait mon âge, ce qui m'énervait...

Autre admirateur de votre travail, André Delvaux...

Je l'ai rencontré grâce à Frédéric Devreese, qui composait les musiques des films d'André Delvaux.

André et moi avons été très amis. Il

m'avait parlé de son projet de film *Belle* pour lequel il m'a demandé de peindre un tableau devant lequel le héros du film devait gamberger... André a été, je crois, très content du résultat. Le film a été présenté à Cannes et je me souviens d'avoir vu sur l'écran mon tableau gigantesque avec un "mmmmh!" dans la salle. Nous sommes restés très liés jusqu'à la fin de sa vie.

Vous êtes modeste lorsque vous parlez de votre travail. Mais aujourd'hui on peut admirer vos tableaux dans plusieurs grandes collections...

J'ai eu de la chance. Certaines de mes toiles sont aux Musées royaux. D'autres sont à la Banque nationale et dans d'autres grandes institutions bancaires. Il y a aussi une très grande toile qui a été acquise par le ministère des Affaires étrangères. Je sais que certaines œuvres ont été achetées par des collectionneurs aux États-Unis, et un peu partout dans le monde. J'ai toujours été très soutenue, très entourée. Je n'ai jamais voulu suivre la mode. Je fais ce que je sens, je suis ce que je sens. Je ne peux pas faire autre chose.

Vous êtes autant attachée à la France qu'à la Belgique...

Je suis toujours française. J'aime aller à Paris. Au bout d'une semaine, je reviens ici, j'adore Bruxelles, mon lieu. J'adore mes amis belges. Chez les Belges, il y a une curiosité envers les autres qui n'existe pas en France. Là-bas, il y a beaucoup de cocoricos tout le temps. Si vous êtes dans un dîner à Paris et que l'on ne vous connaît pas, on ne vous pose pas de questions. Si vous êtes nouvelle en Belgique, on s'intéresse spontanément à vous.

Suite page 50